



# OBSERVATOIRE DES MUTATIONS POLITIQUES DANS LE MONDE ARABE

---

---

## CORPS ET HISTOIRE. REFLEXION POLITIQUE AUTOUR DE QUELQUES DISPARITIONS TRAGIQUES

PAR HAMDİ NABLI  
*Politologue*

5 janvier 2012

---

## CORPS ET HISTOIRE. REFLEXION POLITIQUE AUTOUR DE QUELQUES DISPARITIONS TRAGIQUES

Par Hamdi Nabli / Politologue

*Le « printemps arabe » a commencé de manière très romantique, avec la passion suscitée par le suicide de Mohamed Bouazizi en Tunisie. Un des derniers temps forts ayant marqué ce grand soulèvement fut le lynchage du Colonel Kadhafi, un épisode moins sublime. Du marchand ambulancier de Sidi Bouzid au chef d'État libyen, ce sont deux corps bien distincts qui ont été au centre de toutes les attentions, et pour cause : ces corps pourraient permettre de retracer à qui s'y hasarderait une certaine généalogie du pouvoir.*

La spécificité du grand mouvement agitant le monde arabe depuis un an est qu'il est parti du geste d'un homme ; l'immolation d'un seul a suffi pour l'embrasement général. Que ce geste suicidaire soit entouré de mystère, et en même temps de suspicion (il aurait été involontaire, accidentel), s'explique : cet événement fut une singularité dans l'Histoire, une surprise extraordinaire ayant provoqué un retentissement sans fin – tout est bon pour le sanctifier, car « un coup de dés jamais n'abolira le hasard », et en même temps le banaliser, car à l'ère hyperréelle du virtuel tout doit toujours disparaître... Cette singularité provient d'abord de ce que ce geste fondateur soit mortel – ce fut une mise à mort tragique, mais qui a donné naissance à un espoir fantastique – un tel paradoxe était nécessaire à la constitution d'un événement historique de cette envergure.

De plus, cette action-éclaircie, de par ses conséquences, est venue perturber le fonctionnement normal d'institutions illégitimes : elle a ainsi pris les traits d'une vengeance et d'une révolte radicale contre le pouvoir, alors qu'elle n'était au départ qu'une simple menace que brandissait un jeune homme en direction d'autorités locales corrompues. Le désordre qui s'en est suivi a donc été étrangement légitime, tandis qu'*a posteriori*, l'ordre que faisait régner Carthage depuis deux décennies, et qu'est censé faire régner tout pouvoir

qui se respecte, tout véritable souverain, a été jugé indigne. Tout n'avait fait que rentrer dans l'ordre depuis l'accession de Ben Ali au pouvoir, et un vendeur ambulant vint donner une leçon de philosophie morale : ordre et justice ne s'équivalent pas. Un ordre parfait peut être miné d'injustices, et les désordres de la Révolte peuvent porter les plus hautes aspirations concernant l'équité. Le chaos post-Ben Ali fut libérateur, tandis que son ordre prévalant traduisait un gouvernement fantomatique, sans fondement. Ce pouvoir tautologique était déjà mort au moment où il était contesté ; c'est pourquoi il ne pouvait être combattu auparavant : il n'était pas encore parvenu à instaurer son ordre (injuste) partout (à devenir insensé). Le geste fou de Bouazizi a rendu la raison au pays.

Le jeune vendeur n'était pourtant pas un militant activiste insurgé de longue date – et c'est précisément ce qui le rend encore plus remarquable. C'est du moins ce qui le rend attachant, plus attachant sans doute qu'un ex-terroriste se présentant à son procès par un pathétique : « Profession : révolutionnaire ». Bouazizi ne cherchait qu'à vivre. C'est cette simplicité dans la revendication qui a ému les cœurs et soulevé les foules. Car un gouvernement moderne se doit d'être un biopouvoir, et que Carthage sous Ben Ali était devenue un sanctuaire protégeant les intérêts d'une famille mafieuse, et protégé par les puissances occidentales. « Ici, le pauvre n'a pas le droit de vivre » aurait affirmé Bouazizi à sa sœur (Mediapart, 08 mars 2011) ; son sacrifice constituait une façon d'interpeller un biopouvoir introuvable – se donner la mort pour inciter le pouvoir à gérer la vie, et passer de la souveraineté pure à la « gouvernementalité » raisonnée.

Cette façon d'interpeller le pouvoir est unique en son genre. Parmi les différentes modalités propres à la mobilisation sociale, les politologues distinguent, suivant un ordre croissant de violence, le vote, la manifestation et la Révolution. C'est toujours une sorte de participation (plus ou moins directe et agencée) qui est pensée ; c'est pourquoi l'évènement déclencheur du soulèvement arabe constitue un contre-modèle politique : à la source de la contestation se trouve une volonté de néant. Étant passé au second plan de par la politisation du mouvement (substitution de la mort chaotique par les mots d'ordre), cet aspect hautement paradoxal a rarement été souligné par les commentateurs ; et pour cause : il est le cœur de l'évènement, son fondement ontologique, sa radicalité même, échappant aux interprétations hâtives de la machine politico-médiatique. Le mouvement arabe avait inauguré une forme postmoderne de défiance vis-à-vis du pouvoir, basée sur la

démobilisation, l'absence de rapports de forces brutes : un pauvre s'immole, puis des jeunes à mains nues occupent les rues, et c'en est fini des dictateurs sanguinaires... Le phénomène est troublant, car il pose côte à côte des intentions privées et des actions publiques, un acte individuel et une prise de conscience collective, *le corps et l'Histoire*. La Révolte tunisienne a permis *une articulation fatidique entre une soudaine démobilisation individuelle et une brusque mobilisation générale* : c'est bien cette articulation qui a pu rendre cet abandon de soi d'un vendeur ambulante mythique, ce suicide peut-être involontaire héroïque, ce geste sans espoir légendaire. Ici, une "action No futur" a enclenché un avenir possiblement radieux, un moment nihiliste inattendu a correspondu à un ré-enchantement inespéré du monde.

Surtout, la nature de cette action nihiliste est marquante au plus haut point : c'est « par le feu » (Tahar Ben Jelloun) que Bouazizi a mis fin à ses jours, et la Révolte qui a suivi cette action a fait partir en fumée les certitudes occidentales sur la nature domestique des peuples arabes. Bachelard, dans sa *Psychanalyse du feu*, définit le complexe d'Empédocle comme une fascination pour le bûcher, où « la destruction [par le feu] est plus qu'un changement, c'est un renouvellement ». Hölderlin, dans sa *Mort d'Empédocle*, posait de façon lyrique la question du lien entre libre mort et loi divine, le sentiment d'abandon qu'éprouve l'être vis-à-vis de son peuple et de son dieu trouvant son aboutissement fatal dans la fournaise ; or Foucault voyait dans l'État moderne, providentiel, une manifestation nouvelle de l'idée chrétienne du pastorat. Le geste de Bouazizi pourrait donc s'interpréter comme un pur acte de résistance politique, postmoderne, liant en un geste quête spirituelle et demande d'Etat ; seule une telle hypothèse permet d'expliquer son retentissement et la mythification du ressentiment. Car tout un imaginaire entoure l'action du feu et celle des hommes, le feu de l'action et la révolte radicale.

Mais un imaginaire chasse l'autre, et en Occident on a tâché de refroidir l'évènement brûlant, de substituer au lien entre le corps et le temps celui entre le net et l'espace. La conjuration de l'insurrection passa par les thèmes de la cyberrévolte, de la contestation 2.0 et de la *e-révolution*. La froideur numérique devait rafraîchir les ardeurs des derniers ouvriers du monde, le média Internet détruire le mythe préhistorique du sacrifice.

Le vendeur ambulante était dans une situation d'impuissance et a commis un acte surpuissant – le Colonel Kadhafi était tout-puissant et finit dictateur déambulante dans un trou d'égout

près de Syrte... Le lynchage de l'ancien chef d'État libyen (quelques jours après la naissance de la fille du Président français), s'il est peut-être un crime de guerre, constitue sans nul doute une pièce incontournable dans le tableau qu'offre cette année stratégique. Au corps du misérable prenant feu par ressentiment s'est intégré comme son double fulgurant le corps du roi mis à terre par des "révolutionnaires" épris de ressentiment... Le Raïs qui, comme l'ancienne ministre française des Affaires étrangères, refusait de reconnaître le mouvement tunisien en n'y voyant qu'une révolte à mater, qui affirmait considérer Ben Ali comme le détenteur du pouvoir malgré sa fuite, et qui déniait donc au geste de Bouazizi sa valeur sacrificielle, termina sa carrière par un sacrifice après une fuite ratée... C'est par la voie des airs que Ben Ali se retira et par celle du feu que Bouazizi nous quitta ; c'est par la route que Kadhafi pensait pouvoir quitter la scène internationale, et c'est à terre qu'il fut mis comme un Raïs réfractaire – au nouvel ordre mondial. Car si l'évènement prit la forme d'une Révolution à l'ancienne, il ne fut possible que par l'intervention occidentale et le viol de la souveraineté de la Lybie ; dans tous les cas, c'est une défaite : la fin de la pseudo-dynastie Kadhafi, via une action américaine illégale, rendant le nouveau pouvoir libyen illégitime. Défaite cuisante aussi pour le droit international, mais le souligner relève presque de la gageure pour un réaliste, qui plus est au vu du cynisme de la politique étrangère conservatrice des pays occidentaux depuis la chute du bloc soviétique et la victoire totale du « monde libre ».

Le geste de Bouazizi est mythique car invisible : pas de photos, ni de vidéos ; le lynchage de Kadhafi est réaliste, car visible, et historique, car symbolique. Les images de l'ancien dictateur panafricain jeté à terre, lynché, puis celles de son corps ensuite profané, jettent un doute sur l'humanisme des acteurs de l'affaire libyenne. En effet, les puissances occidentales s'étaient lancées contre la Lybie pour des raisons humanitaires, en prétendant vouloir sauver la population de la ville de Benghazi, et ont terminé leur action en enclenchant un raid contre le convoi présidentiel en fuite, en offrant ainsi en pâture le corps d'un ennemi à son peuple vengeur : la politique a une fois de plus terrassé la morale. La question reste de savoir jusqu'à quand et à quel point le pieux mensonge pourra continuer à être le vecteur unifiant les politiques des Etats développés. Au pieux mensonge de la lutte contre le terrorisme, qui permettait de soutenir les dictateurs arabes, se substitue aujourd'hui le pieux mensonge de la lutte pour la liberté, qui permet d'évincer ces dictateurs devenus

encombrants. De fait, le problème des chancelleries du monde libre est à présent d'imaginer un pieux mensonge permettant de collaborer sans mauvaise conscience avec des pays gouvernés par les islamistes qu'ils utilisaient comme épouvantail dans leur pieux mensonge initial, et l'opération ne sera pas aisée. Le corps de Kadhafi a fait les frais de cette opération, et cristallise à lui seul le changement de régime discursif du pouvoir mondial, bien plus que le changement de régime politique du pouvoir libyen. Avec la chute de Kadhafi, c'est un peu comme si le mythe classique des deux corps du roi avait réellement pris fin, bien sûr, mais c'est aussi comme s'il prenait là une forme spécifique, si nous prenons en compte le premier corps en jeu dans le mouvement arabe ; en effet, comment ne pas sentir qu'à travers la mort de l'ancien Guide de la Révolution libyenne, celle de Bouazizi figure tel un exemple donné par un guide, dans une révolution continue, le double éclatant du pauvre révolté par rapport au visage maudit du pouvoir royal ? Au-delà du politique, du plan stratégique et de l'intelligence tactique, la réussite actuelle de l'Occident, par la grâce de sa puissance technologique, est forcément menacée, dans la mesure même où cette réussite repose sur des mensonges de plus en plus lourds à porter. À ce niveau d'analyse, les morts de Bouazizi et de Kadhafi pourraient presque s'équivaloir (malgré tous les éléments pouvant les opposer), comme témoignages du prix à payer dans la lutte contre le pouvoir, le vrai, le pouvoir mondial, occidental, basé sur la capacité à définir le mal et la certitude de détenir la Vérité.

Enfin, à ce couple mortel on ne peut plus improbable, il serait peut-être intéressant d'en ajouter un second : le couple Ben Laden/DSK. Bouazizi s'immola, Kadhafi fut lynché et mis à terre, Ben Laden fut abattu et jeté à l'eau, Dominique Strauss-Kahn s'évapora. Le feu, la terre, l'eau et l'air : les éléments composant le monde suivant la philosophie naturelle se retrouvent étrangement dans le jeu symbolique des destins croisés de cette année. En Strauss-Kahn mort politiquement survit une espèce de mythe des deux corps du roi inversé. Car d'abord DSK n'était qu'un prétendant, et ensuite ce n'est pas son corps mortel, physique, qui a disparu au profit de son corps éternel, politique, mais son aspect séculier (voire vil, bas, diabolique) qui prévaut désormais sur son aspect régulier (expert intègre au beau destin). Le Président du Fonds Monétaire International, prédestiné à devenir chef d'Etat par la grâce des sondages, a chuté comme seul un ange dans la théosophie chrétienne pouvait le faire. D'une certaine manière, il est plus que mort : damné à vie, irrécupérable,

fini pour l'Histoire. Il n'en finit pas de mourir politiquement, et nul ne pouvait prévoir, quelques heures avant qu'elle n'agonise, comment cette étoile filante de la gauche morale, gauche divine, a pu devenir un astéroïde se désintégrant dans l'atmosphère terrestre...

L'assassinat de Ben Laden, leader d'Al-Qaïda (autre organisation mondiale, mais cette fois représentative du Mal dans l'imaginaire occidental contemporain), fut prévu, programmé, assuré, commandé, depuis dix ans (presque jour pour jour : miracle). Seulement le corps de l'homme le plus recherché du monde a disparu sans que l'on sache très bien si le terroriste a réellement été tué. Car nulle preuve n'a été donnée. Première liquidation : celle de la réalité effective. De plus, son corps aurait été jeté à l'eau, soi-disant dans le respect des rites funéraires musulmans. Deuxième liquidation : celle de la réalité religieuse. Enfin, nous savons que « dans l'imagination occidentale, la raison a longtemps appartenu à la terre ferme [et que] la déraison, elle, a été aquatique » (Foucault, « L'eau et la folie », *Médecine et hygiène*, 23 octobre 1963). Troisième liquidation : celle de la folie, du hasard, de la vie, qui rejoint la première, celle du réel. En violant la souveraineté du Pakistan, la superpuissance a lancé un message clair à la communauté internationale : la mondialisation permet aussi la circulation des fantômes. En jetant le corps de Ben Laden à l'eau, en douce, cette superpuissance a fait bien plus que liquider triplement le chef d'Al-Qaïda : elle a jeté un défi radical à toutes les formes de résistances pouvant encore s'exprimer : Ben Laden est-il bien mort ? A-t-il vraiment été assassiné ? Les États-Unis ont-ils réellement été efficaces, performants, décisifs ? Donc le pouvoir existe-t-il ? Exactement comme le Diable (dont la plus grande ruse est de faire croire qu'il n'existe pas) le pouvoir a ici réalisé un coup de force magistral, non pas tant en liquidant la figure du Mal (en liquéfiant l'Enfer), qu'en instaurant un rapport imaginaire potentiellement paralysant, soit en prenant en compte stratégiquement la faiblesse symbolique de la superpuissance et en utilisant froidement le mythe de son inexistence (voire la théorie), insérant tactiquement le problème de l'existence du Mal dans le dispositif de la lutte de l'Empire du Bien. Le pouvoir se présentant discursivement comme l'Empire du Bien, mais nécessitant pratiquement l'usage du Mal (mensonge et violence), ce meurtre du représentant du Mal par l'instance du Bien s'auto-justifie via la modalité du crime sans cadavre : l'acte renferme son efficacité (le Bien a triomphé du Mal) et son symbole (le Bien doit parfois être le Mal pour triompher) en prenant sciemment et positivement le risque tactique de l'indistinction entre le Bien et le

Mal (où le représentant du Mal devient une victime, donc un martyr), le risque d'une existence fantôme du Bien (pouvoir diabolique agissant cruellement, mais se justifiant comme quasi-inexistant pour mieux se perpétuer).

Les clichés officiels de la Maison Blanche montrant l'équipe d'Obama scrutant l'opération commando ressemblent, démultipliés par les photographies, aux *Ménines* de Vélasquez (1657), avec l'infante, le couple royal et les suivantes regardant le peintre les représentant, « *représentation de la représentation classique, et de la définition de l'espace qu'elle ouvre* » (Foucault, *Les mots et les choses*). L'attaque contre Ben Laden est invisible pour le téléspectateur moderne. Le sujet photographié (le Président des États-Unis en activité) sert presque de miroir à l'objet véritable de la photographie (la mort du grand terroriste). Dans le tableau de l'âge classique, le roi vivait de la représentation qu'il représentait, tandis que dans la photographie moderne, le bon Président vit de la ressemblance qu'il a avec l'objet persécuté et filmé. L'*épistémé* de la Renaissance reposait sur la quête des similitudes ; la politique postmoderne serait-elle une course à la ressemblance ? En tout cas, les disparitions tragiques ayant scandé cette année en général, et la représentation de l'histoire de la fin de Ben Laden (Obama regardant dans le vide) comme la fin de l'histoire de la représentation de Strauss-Kahn (humilié dans sa cellule), laissent comme subsister symboliquement un système mondial potentiellement orphelin à force de liquider un par un tous ses ennemis, système doté d'une puissance infinie, mais pouvant se trouver à tout moment seul face à lui-même. ■

**CORPS ET HISTOIRE – REFLEXION POLITIQUE AUTOUR DE QUELQUES DISPARITIONS TRAGIQUES**

*Par Hamdi Nabli / Politologue*

**OBSERVATOIRE DES MUTATIONS POLITIQUES DANS LE MONDE ARABE**

*dirigé par Béligh Nabli, directeur de recherche à l'IRIS*

[nabli@iris-france.org](mailto:nabli@iris-france.org)

**© IRIS**

TOUS DROITS RÉSERVÉS

INSTITUT DE RELATIONS INTERNATIONALES ET STRATÉGIQUES

2 bis rue Mercoeur

75011 PARIS / France

T. + 33 (0) 1 53 27 60 60

F. + 33 (0) 1 53 27 60 70

[iris@iris-france.org](mailto:iris@iris-france.org)

[www.iris-france.org](http://www.iris-france.org)

[www.affaires-strategiques.info](http://www.affaires-strategiques.info)